

Imprimé en France./ Dépôt légal : Novembre 2013.

©Emile Philip 2013

Sur la route...

ou ma vie de s.d.f.

Emile Philip/Michel Monnier

Mes sincères remerciements,

- À Jeanne, engagée par hasard dans l'aventure, pour ce long et fastidieux travail de relecture et de "redressements".

- À Georges, ami fidèle et soutien précieux dans les passages difficiles de cette folle entreprise.

- À Thibault d'Hautuille, Directeur de la communication du Secours Catholique, pour ses encouragements et son soutien.

- À Abdelhamid Hocine pour son précieux apport photographique.

- À Michel bien sûr, "héros" et instigateur, pour son inaltérable confiance dans la réussite de notre démarche commune, avec mon admiration pour son courage quotidien face aux conditions précaires de sa vie.

Introduction...

Le vingt et un Juin 2013, Michel a eu soixante ans. Je l'ai rencontré un jour de 1997 à la permanence hebdomadaire du Secours Catholique de Saint-Genis-Laval. Jeune retraité, je venais chercher là, une occupation pour combler le grand vide laissé par ma récente cessation d'activité. L'ambiance y était bonne et j'allais faire, presque sans préparation préalable, la connaissance de la pauvreté.

J'avais été, bien sûr, dans ma vie active, sensibilisé par ces questions, mais presque de façon "naïve" et quelque peu intellectuelle. J'avais vu en particulier, "*Hiver 1954*" avec, dans le rôle de *l'Abbé Pierre*, un remarquable *Lambert Wilson*, mais la situation datait de presque cinquante5 ans. Je suivais naturellement aussi, les actions du CCFD, du Secours Catholique et de la Croix-Rouge, participant en tant que bénévole à leurs campagnes annuelles... mais, découvrir concrètement la pauvreté, l'apprendre des pauvres eux-mêmes, en faire la rencontre brutale, dans une permanence d'accueil, c'est autre chose. Un jour d'automne donc, nous arriva Michel, grand, sec, une splendide

chevelure frisée sur un visage hâlé, le regard fuyant, des habits propres et un grand sac plein à craquer, sur le dos. Devant un café et quelques biscuits, nous fîmes connaissance. Il avait envie de parler et j'avais soif de comprendre comment un homme, encore jeune –il avait à l'époque un peu plus de quarante ans– en était arrivé ainsi à une telle situation. Il me raconta un peu de son parcours, par phrases courtes, un peu décousues, comme gêné, remuant sans cesse sur sa chaise et se grattant la tête, comme si ce geste pouvait stimuler l'extraction devenue difficile de quelques souvenirs. Je compris très vite que je devais simplement écouter, sans poser toutes ces questions dérangeantes et pourtant nécessaires, qu'on a envie de poser en pareille circonstance : «D'où venez-vous? Que vous est-il arrivé? Où dormez-vous? Comment faites-vous pour manger?...»

Il passa au vestiaire, on lui trouva un pull un peu chaud et je le suivis jusqu'à l'Aide Saint-Génoise, l'équivalent d'un 'Resto du Cœur' géré par la municipalité locale. Les relations entre "Secours cath" et les responsables de ce service étaient des plus amicales et les occasions de parler de "nos pauvres" – comme si nous avions quelques droits sur eux ! – étaient fréquentes...nous occupions le

même bâtiment. Michel prit un peu de chocolat et quelques biscuits, son sac déjà bien plein ne laissant que peu d'espace pour l'alimentaire. Quelques propos échangés là et je l'accompagnai à l'accueil de notre service où il était déjà connu. Son RMI avait été amputé de moitié en raison de quelques travaux qu'il avait effectués le mois précédent. On lui fit une petite avance et il s'engagea à rendre la somme prêtée lorsqu'il aurait retrouvé l'intégralité de l'aide mensuelle à laquelle il avait droit. Je le quittai là, pensant bien qu'il y aurait d'autres occasions d'aller plus avant dans la connaissance de l'homme.

Bien sûr, je le revis, et régulièrement. Il passait, même s'il n'avait besoin de rien, peut-être pour parler un peu, bien qu'il ne soit pas du genre bavard. Au fil de ces rencontres, des liens se créèrent... il avait compris que je respectais son parcours... j'étais moi, convaincu qu'il y avait derrière l'homme un grand courage, une histoire lourde à porter et à dire, et sûrement un soutien à apporter. Une vie sans doute pleine de malheurs, de rencontres, de drames, de petits bonheurs aussi, une vie presque comme une autre en définitive, pensais-je inconsidérément. Il n'en était rien et la suite témoignera de la vie de Michel, hors du commun.

Un jour qu'il était en veine de confidences il me dit : « Je vais écrire l'histoire de ma vie... j'ai un éditeur... il veut simplement que je lui envoie vingt pages manuscrites et se propose de faire le reste... Il tira alors de son sac, un improbable papier porteur d'une vague adresse quelque part à Nice ou à Menton. Sans réaction de ma part, il remballa son affaire et nous n'en parlâmes plus. Trois semaines après, il revint et je compris à son air dégagé et à sa tête fièrement levée qu'il allait m'annoncer quelque chose d'important. Posant son sac il en sortit un cahier scolaire bleu qu'il me remit en disant : « Tiens, voilà mon histoire ». Je l'ouvris, intrigué et curieux. Un titre : "La maison dans la rue"... suivait une trentaine de pages, d'une écriture d'écolier très appliqué superbement ponctuées, racontant quelques épisodes de son histoire. « Gardes-le jusqu'à ma prochaine visite et tu me diras ce que tu en penses, me dit-il avec assurance ».

Ces quelques pages me bouleversèrent...À l'évidence, il fallait que l'on sache que derrière Michel, qui s'intégrait peu à peu dans notre équipe, il y avait ce jeune de seize ans, jeté dehors par son père et qui depuis, trente ans tout de même, galère, sac au dos, sur les routes.

Un peu imprudemment je lui proposai d'écrire son histoire. Ravi, il accepta. La galère allait commencer, mais pour moi cette fois. Un livre, c'est cent, deux cents pages, une présentation qui donne envie de savoir la suite, paragraphe après paragraphe, et ce jusqu'à la dernière ligne. Le défi était cependant lancé...il me fallait désormais, mieux connaître Michel et sa vie...nous en étions restés à des généralités, à quelques épisodes très courts et un peu décousus.

Je lui demandai d'en écrire un peu plus long ; ce qu'il fit, mais toujours en revenant sur les mêmes thèmes et sans grande cohérence dans le temps. Sur le point d'abandonner le projet, je décidai de le rencontrer régulièrement pour parler sur un canevas que j'avais établi. Douloureux travail sur cette mémoire qui a du mal à se livrer, sur ces épisodes pénibles à revivre une deuxième fois, sur ces précisions touchant presque à l'intimité... Et puis cette idée obsédante pour moi... de quel droit puis-je ainsi torturer cet homme, le ramener à sa souffrance, lui rappeler son douloureux parcours...

À nouveau j'eus envie de tout laisser tomber. Et puis, de petites entrevues en petites écritures, la matière devint plus consistante et me parut, un jour,

suffisante pour être présentée. C'est cette histoire que je vous propose...elle est bouleversante mais pleine d'espoir comme l'homme que j'apprends encore à connaître, tout à la fois attachant, imprévisible, insaisissable, fier, mais jamais découragé. Je suis donc, pour ces quelques pages, son porte-parole ou plutôt son scribe, comme il dit malicieusement. Les événements sont authentiques, la façon dont ils se sont déroulés conformes à la réalité encore que Michel ne soit pas un parleur et il pense, ce qui me flatte, qu'à partir de quelques phrases, de quelques lignes, je peux imaginer sa vie et la traduire sans la trahir.

Michel a soixante ans aujourd'hui, il continue à trimer pour avoir, un jour, un peu de retraite... souhaitons-lui bon anniversaire, sans oublier qu'il le fêtera sans doute seul et peut-être dans sa tente, poursuivant avec courage son invraisemblable parcours de vagabond. Quant à moi, j'espère que vous ne trouverez pas dans ce récit un personnage de roman... l'homme existe, je l'ai rencontré... il espère, il a plein de projets, il s'indigne encore, il vit en un mot... pensez-y en lisant son incroyable histoire.

Naissance à Troyes...

Ainsi donc, le vingt et un juin 1953 à 7h45... je voyais le jour à l'hôpital de Troyes. Il pleuvait ce jour-là, me dira mère plus tard. Rien d'étonnant à cela ; il pleut un jour sur trois dans ce département de la région Champagne - Ardennes !

J'héritais de mon père, en venant au monde, d'une main gauche privée de quatre phalanges et d'une chevelure noire qui allait rapidement se développer en bouclettes serrées. Premier né de la famille Monnier, j'allais être suivi de trois autres frères. Gilles, mon cadet immédiat, à peine un an plus jeune que moi, allait partager mes premiers jeux, mes premières escapades, mes premières bêtises. Autre cadeau de la nature : une famille pauvre comme il y en avait beaucoup dans la banlieue de Troyes et dans les villages voisins. Le mien, Survannes, situé vers le sud à environ quarante kilomètres, comptait à peine deux cents habitants. Si vous avez vu le film '*Le Pacha*' avec *Jean Gabin*, c'est non loin de là qu'eut lieu, sur la RN 77, la fusillade qui coûta la vie au truand dit " le petit Quinquin". Emmanuel, mon père, était petit de taille mais solide, résistant et doté, à l'image du

personnage biblique Samson, d'une tignasse et d'une force qui le distinguaient des autres hommes de notre village. Monique, une mère effacée et d'une grande gentillesse se démenait pour nous assurer un minimum.

Dans une rue étroite, notre maison faisait très moyen-âge avec ses murs en torchis barrés de colombages. Deux étages, un grenier poussiéreux et trois ou quatre pièces vastes mais sombres. Le reste du village regroupait quelques maisons entourées de champs et de prés dans une zone agricole et presque sans relief. Pays pauvre lui aussi, essentiellement voué aux pâturages avec cependant, ici ou là, quelques beaux champs de céréales, surtout du blé et de l'orge.

C'est là que j'allais faire mes premiers pas. Aux dires de mère, j'étais sans cesse en train d'escalader quelque obstacle, animé, presque de façon maladive, de l'envie de bouger, de changer, d'aller voir plus haut et plus loin. Cela me valut du reste, j'avais alors trois ans, une blessure à la joue gauche, à la suite d'une malencontreuse chute sur un tesson de bouteille, au bord d'un point d'eau. Cent fois aussi, j'aurai pu me noyer dans le puits voisin de la maison, mais le sort en décida

autrement. En y pensant aujourd'hui je prends soudain conscience que ma vie n'a été que franchissements, escapades, désirs incontrôlés de changement... quête d'un insatiable besoin de liberté. Ce besoin vital je le dois sans doute au cirque.

Père en possédait un petit et les maigres revenus de ses spectacles étaient censés compléter les allocations familiales que nous attribuait l'État. Une roulotte sans âge, un vieux camion poussif, une chèvre indépendante à souhait, un porc-épic pour l'exotisme, un furet agressif, tout en longueur et qui ne se nourrissait que de lait, et les talents d'homme de foire de père, constituaient notre seul patrimoine. Comme matériel, en tout et pour tout : un minuscule chapiteau qui se fixait sur les angles de la roulotte à l'aide de cordes épaisses, deux ou trois bancs, une table, quelques chaises, nos literies sommaires et un peu de vaisselle. Modeste notre cirque, certes ! Néanmoins, nous en étions, les uns et les autres très fiers.

Le cirque de père...

Je revois, et je revis encore ces expéditions que représentaient pour moi ces va et vient incessants entre la maison et les lieux où nous nous produisions. Partir sans cesse vers d'autres lieux, quitter la grisaille de notre maison, regarder père se produire et lire dans les yeux des enfants la peur, l'incrédulité et l'admiration, tout cela me comblait. Nous restions au village toute la mauvaise saison et cette interruption me semblait interminable. Père mettait ce temps à profit pour réparer au mieux notre maigre équipement et travailler comme saisonnier, lorsque c'était possible, le plus souvent comme bûcheron, le secteur étant très boisé.

Dans le camion nous avions entassé bancs, chaises, petit matériel et un peu d'herbe sèche pour notre chèvre savante. Bien que plus toute jeune, elle avait fière allure dans sa robe brune tachetée de quelques points blancs, portant fièrement deux petites cornes parallèles et recourbées dans le dos. Son élégance venait surtout de sa barbichette blanchissante et de ses jolis petits sabots luisants. J'avais, avec mon frère Gilles, mission de veiller sur elle et ce n'était pas de tout repos ; ses escapades

furent nombreuses ! Je la caressais longuement mais son poil était désagréablement râpeux et elle s'esquivaient souvent, comme pour dire que je l'agaçais. À la réflexion, je me demande si elle avait quelque "affection" pour moi ! Veiller à la propreté de ses minuscules sabots noirs, l'amener régulièrement, et toujours au bout de sa corde, manger l'herbe d'un pré voisin, faisait aussi partie de ma charge. Avant de partir en tournée, je rajoutais dans son sac de foin quelques poignées d'herbe fraîche sans constater de sa part un quelconque sentiment de gratitude !

À l'aube, nous prenions la route. Père faisait tourner un peu le moteur fatigué de notre vieux camion. Quelques crachotements bruyants, une épaisse fumée, si lourde qu'elle semblait tomber au sol, et puis, petit à petit, un rythme plus régulier et une bonne volonté évidente de la machine. Pendant que l'engin prenait des forces nous finissions de charger le matériel, partie camion, partie roulotte. Mère avait en charge les provisions pour notre séjour tandis qu'à grand peine, je tirais la chèvre vers son modeste logement. Nous avions aménagé pour elle, à côté de nos couchettes, un petit espace séparé par une claie en osier tenue verticalement par deux pieds d'un bois plus lourd. Son odeur forte